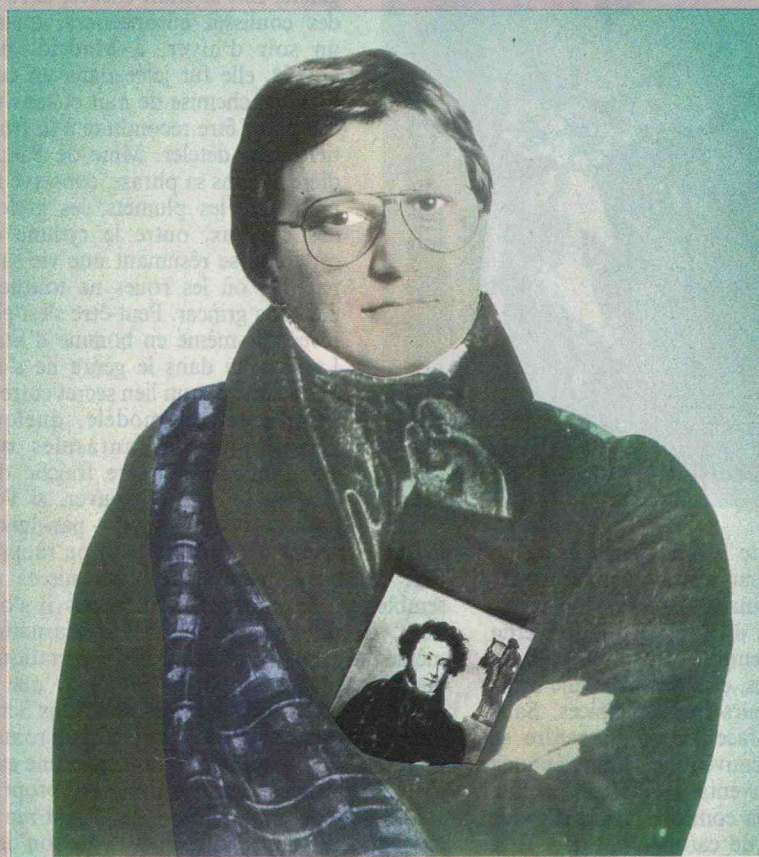




Bernard-Henri Lévy en Baudelaire (photographié par Carjat).

L. MONIER, D.R./GALERIE TRETIAKOV, MOSCOU



Patrick Besson en Pouchkine (peint par Kiprenski, 1927).

gnages des proches sur cette période douloureuse. Mais ni Mme Aupick, la redoutable mère, ni Poulet-Malassis, le piteux éditeur — en est-il de bons pour un esprit original ? — ni Jeanne Duval, la maîtresse, ni ce photographe belge qui prête à Baudelaire une hostilité à son art contredite par les récits de Nadar (1) ne s'expriment d'une façon qui permette de les différencier. Ils parlent tous comme dans un amphi, quand le prof agite sa marotte ; tous préparent un diplôme, au lieu de s'émouvoir. Documentés et studieux, ils l'obtiendront.

En raison d'un parti pris opposé — une affectation d'argot qui, un moment, amuse — on débouche sur une identique impression de lourdeur dans la biographie de Pouchkine (1799-1837) arrangée par M. Besson. Et où, pour le plus délicat, on entend la mariée se dire au lit, après le repas de noce, que « les hommes passent leur temps à fourrer tout ce qu'ils peuvent dans les orifices divers des femmes ». On ne fera pas, en ces termes, oublier l'ouvrage que M. Troyat a consacré à l'écrivain qui réanima et modernisa le russe, qui fut une figure de la liberté au pays des tsars. Lequel, par parenthèse, eut bien tort de repousser les armées de Napoléon : elles convoiaient les idées démocratiques et le tout-à-l'égout. Pouchkine périt dans un duel. En chemin, il s'était offert un cornet de cerises. Gamin sublime, le contraire d'un opportuniste, il est allé à la mort en crachant des noyaux, une épée sous le bras. On ne le lit pas beaucoup en France. Néanmoins, à Paris, un restaurant porte son nom. En voici l'adresse — 7, rue Marie-Stuart, 1<sup>er</sup> — pour vous remercier d'être arrivé jusqu'à cette ligne. Quand Irène, s'accompagnant à la guitare, chante dans la langue qui a le plus de mots pour désigner le destin, on pleure à gros bouillons. On en mouille ses blinis, ce qui compromet leur saveur. On pense à grand-mère, qui, elle aussi, était une babouchka et avait les mains usées par les lessives. Après quoi, on vide un verre de vodka cul sec. On aurait besoin de la bouteille entière pour affronter la steppe narrative où M. Besson s'enfonce et où s'évapore le charme d'un premier livre, qui fut très apprécié. « Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs »... Même un bachelier de 1988 n'ignore pas ce vers de Baudelaire, qui se prolonge par une évocation de la tristesse de novembre, mois où l'on nous voit fleurir des tombes dans l'espoir d'apaiser des remords.

Cette année, des biographes chercheront le pardon de leur frivolité gauche et de quelque arrière-pensées. Ils déposeront sans doute des couronnes. A. R. ■

● **La Princesse des Ursins**, par Diane Ribardière. Perrin, 456 p., 160 F.

● **Les Derniers Jours de Charles Baudelaire**, par Bernard-Henri Lévy. Grasset, 342 p., 99 F.

● **La Statue du Commandeur**, par Patrick Besson. Albin Michel, 360 p., 98 F.

(1) « Charles Baudelaire intime ». Obsidiane, 1985.